

Emile Moselly :

Notes biographiques

par Pierre GOUDOT

Emile Chénin, qui prendra le pseudonyme de Moselly quand il publiera sa première oeuvre, n'est pas né à Chaudeney-sur-Moselle, village lorrain situé à 4 kilomètres en amont de Toul ; s'il en parle comme de son village natal, c'est qu'il peut y situer ses premiers souvenirs d'enfance et que la vallée marqua très fortement sa personnalité.

Il est né à Paris le 12 août 1870, à quatre heures du matin, dix jours après le début des hostilités auxquelles succédera la période mouvementée de la Commune. Il était le fils d'Auguste-François-Achille Chénin (1835-1908) originaire de Pierre-la-Treiche, et de Joséphine Gantois son épouse (1839-1918), née à Chaudeney (les deux villages sont distants de 2 km) ; ils s'étaient mariés à Chaudeney le 24 novembre 1863.

Ils eurent une fille, en 1867, puis deux jumelles en 1869, toutes trois décédées à la naissance ou en bas âge. Moselly resta donc fils unique. Le séjour de la famille à Paris s'explique par la nécessité de trouver du travail. Victime de l'exode rural, le père occupait un modeste emploi au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale. Mais la situation militaire, puis politique, dans la capitale incitèrent la famille à fuir les bombardements et la famine. Joséphine Chénin revint à Chaudeney, en mai 1871, avec l'enfant alors âgé de neuf mois ; ils vécurent d'abord chez les grands-parents maternels, puis Achille acheta une maison, en novembre 1873, et rentra lui aussi au pays en 1874 : il trouva un emploi de dessinateur au fort de Villey-le-Sec alors en construction.

Les années d'enfance et de jeunesse passées à Chaudeney eurent sur Moselly, et sur toute son oeuvre, une influence capitale. Sa sensibilité, ses idées, ses préjugés, ont leur origine dans cette vallée aux dimensions limitées qu'il considèrera toujours comme un havre de paix et de bonheur auquel il faudra sans cesse revenir pour s'y ressourcer. Nous connaissons bien les impressions multiples et les expériences qui ont influencé sa personnalité : elles constituent toute la matière du *Rouet d'Ivoire*, mais transparaissent, sans cesse, aussi dans les autres oeuvres

C'est à Chaudeney que Moselly a enrichi et affiné son goût pour la sensation, son amour de la nature, de l'eau, de la lumière, de la fraîcheur nécessaires à son bien-être (il sera de forte corpulence) ; c'est là, sous l'influence de son père, d'individus comme Colin Michelot et surtout Monsieur Pierson, l'instituteur, que se sont, peu à peu, développées les racines de son socialisme généreux et de son athéisme anticlérical, deux attitudes très à la mode aux confins des deux siècles. C'est là que se sont progressivement dégagées les prémices d'une philosophie, née d'abord de sa sensibilité délicate et craintive, et renforcée par la rencontre d'individus qui la confirmaient : il n'est pas de bonheur sans avoir autour de soi un réseau d'affections sûres ; quitter ce cocon mène au malheur, qui découle moins de la misère physique que de la solitude morale à laquelle sont condamnés ceux qu'on déracine et ceux qui se sont volontairement déracinés. Tous les personnages de ses oeuvres illustrent, peu ou prou, cette thèse fondamentale.

Il aime les braves gens et éprouve une réelle commisération pour les malheureux de toutes sortes, les faibles, les solitaires, les exilés, les exclus.

Lorsqu'il est adolescent, il n'a pas encore la conscience nette des dangers auxquels expose le déracinement ; il se déracine lui-même, et avec joie. Son départ de Chaudeney s'explique doublement. Tout d'abord, il a trop vu de miséreux à Chaudeney où, comme ailleurs, on vivait chichement à la fin du XIX^{me} siècle ; il eut, comme d'autres, la hâte de fuir la misère. À l'opposé, comme beaucoup, il subit l'attrait de la ville qui offre, apparemment, la possibilité d'une existence plus agréable et mieux assurée. À l'époque, l'école était le seul moyen d'ascension sociale. Moselly était bon élève : l'instituteur obtint pour lui une bourse d'études. Il ne porterait pas la hotte, il serait professeur.

Interrompues par une année pénible de service militaire, du 10 novembre 1891 au 18 septembre 1892, ses études faites successivement à Nancy (au Lycée Poincaré, puis à la Faculté des Lettres), puis à Lyon, le menèrent à l'agrégation de lettres classiques en 1895. L'avenir était définitivement assuré. Au cours de sa carrière exemplaire, il enseigna le français, le latin et le grec, successivement à Montauban (1895-1899), à Orléans (1899-1910), où il compta Maurice Genevoix parmi ses élèves, au Lycée Voltaire à Paris (1911-1914), au Lycée Pasteur à Neuilly enfin (1914-1918).

Le 25 février 1897, il épousait Marie Barthélemy, de trois ans sa cadette, une Parisienne de famille aisée disposant de rentes égales au traitement de son mari. Moselly n'eut jamais de soucis d'argent, au point de pouvoir prendre, dans sa carrière, trois ans de congés pour convenance personnelle : en 1902-1904, alors qu'il enseignait à Orléans, en 1910-1911, ce qui le dispensa d'enseigner à Rouen où il venait d'être nommé.

De ce mariage, naquirent quatre enfants : François (1898-1967), ingénieur qui se retira à Chaudeney,

Germaine (1902-1950), artiste peintre de talent qui fréquenta le Théâtre Populaire de Bussang (Vosges) où elle connut Pierre-Richard Wilms, acteur célèbre à l'époque, Jacqueline (1906-1909) et Jean-Pierre (1913-1987).

Moselly était mû par une autre ambition, tout aussi forte que celle de réussir à la ville : il serait écrivain. Cette ambition était avouée dès 1888 et se décelait dans son *Journal* où il accumulait déjà les notes, les analyses, les courtes descriptions, les portraits. À la Faculté des Lettres de Nancy, il avait déjà écrit un long poème de facture classique, malheureusement perdu. Il suffit de considérer son périple de professeur de lycée : il le mena sûrement et par étapes à Paris, alors capitale de la culture centralisée ; c'est là que se faisaient les renommées. La nomination au lycée d'Orléans, en octobre 1899, aura pour Moselly des conséquences imprévues et inespérées. Orléans est la ville de Charles Péguy, poète et éditeur qui a fondé à Paris, en 1901, *Les Cahiers de la Quinzaine* ; Mathiez, un collègue connu à Montauban, met Moselly en relation avec Péguy ; les deux hommes, qui ont même origine sociale et mêmes aspirations socialistes, se lient d'une amitié profonde et durable. Péguy publie *L'Aube fraternelle* en 1902.

L'autre événement favorable à Moselly est la fondation du *Pays Lorrain* en 1904, à Nancy, où Moselly compte beaucoup d'amis, dont Charles Sadoul, le créateur de la revue : il publiera des textes de Moselly dès 1905. Péguy et Sadoul ont lancé Moselly dans le monde des Lettres. Désormais, il suffira de produire contes, récits, nouvelles et romans et de trouver d'autres éditeurs pour écouler la production. Moselly s'y emploie avec succès.

L'année 1907 sera celle de la gloire littéraire : le 5 décembre, Moselly obtient le Prix Goncourt à la suite de rivalités et de tractations mal connues au sein du jury. Le Prix ne récompense pas une oeuvre précise, ce qui est exceptionnel ; deux

oeuvres parues la même année, le roman *Terres Lorraines* en avril et le *Rouet d'ivoire* en novembre, ont sans doute emporté conjointement la décision du jury : des 5.000 francs reçus Moselly, donne 1.000 francs à Péguy.

Durant ces années fastes, et malgré la réussite professionnelle (Moselly aura même la Légion d'honneur), malgré la gloire littéraire et le bonheur familial, Moselly ne goûtera pas une félicité parfaite ; il restera toujours tiraillé entre les satisfactions apportées par sa vie citadine à laquelle il ne peut ni ne veut se soustraire, et son profond besoin de vivre dans la nature que lui imposent ses goûts et sa santé fragile. Toujours attendues, les

vacances scolaires furent, durant toute sa vie, l'occasion de fuir la ville, de rechercher une nature apaisante et un climat sain, supportable. Il les trouva tantôt en Lorraine, à Chaudeney, tantôt en Bretagne. C'est en revenant d'un séjour dans cette dernière province que Moselly décéda subitement d'une crise cardiaque, entre Quimper et Lorient, dans le train qui le ramenait vers Paris. C'était le 2 octobre 1918, il avait quarante-huit ans.

Le 9 octobre 1919, un an plus tard, sa dépouille, d'abord inhumée à Lorient, fut ramenée à Chaudeney, où Moselly situait son paradis terrestre, dans sa terre qu'il considérait comme natale.